Document généré le 13 sept. 2024 20:25

ETC MEDIA

Le temps de l’attente

Emmanuelle Choquette

Numéro 104, février–juin 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/73609ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

2368-030X (imprimé)
2368-0318 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Choquette, E. (2015). Le temps de l’attente. *ETC MEDIA*, (104), 90–90.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC Media, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Photo : Stéphane Gilot

Dérive autour de l'œuvre *Pièce pour cinq interprètes, lumière rose et silence* de Stéphane Gilot. Conception sonore : Magali Babin. Présentée à l'espace projet Pierre-François Ouellette art contemporain, du 5 avril au 17 mai 2014.

Le temps de l'attente

Monolithe gris. Intérieur rose. Entrée. Sortie.

Je longe les murs de cet espace qui se découvre. L'abri est baigné d'une lumière rosée par sa réflexion sur les parois. Un monochrome dans lequel je circule. Il se déplie et m'entoure de ses surfaces. Bout à bout, face à face, les renfoncements des murs offrent des réduits où se glisser, une invitation à l'arrêt. Le territoire ainsi délimité fonctionne selon ses propres paramètres. Pourtant, peu d'indices permettent d'en jauger. Je ne sais à quoi m'attendre, mais je comprends, il faut patienter.

Trame sonore subtile. Haut-parleurs dissimulés. Vibration palpable.

Lorsque les corps s'y introduisent nombreux, la pièce se charge rapidement d'une rumeur. Le bourdonnement trompe, pendant un moment, sur la provenance d'un son en particulier. Une pulsation irrégulière. Un bruit blanc. Il émane doucement des cloisons. Je m'en approche pour mieux ressentir les ondes. La structure tremble. Adossée contre elle, moi aussi.

Il me faut ralentir la respiration, atténuer le geste. Écouter. Prendre du repos, mais ne jamais vraiment cesser de se mouvoir. Le rythme s'installe, lent, dans un mouvement perpétuel, infime. Les corps insérés dans les niches prennent congé. Une brume s'insinue doucement jusqu'à emplir la pièce. Difficile de discerner les mouvements aussi bien que les masses.

Prendre place dans l'alcôve. La fenêtre obstruée. L'alcôve. Rester longtemps, presque immobile. Attendre, sans espoir, mais pas en vain. La promesse d'un refuge.

Un moment passe hors du temps. Le temps est quelque part à côté de l'espace et l'espace, lui, prend son temps.

Être ici implique de ne pas être ailleurs. Si je suis ici, est-ce que je suis maintenant ? Je tente un déplacement. À tâtons. Transpercer l'épaisseur du temps, qui se fige en couches juxtaposées. C'est une succession de présents. Je suis maintenant.

La vibration, toujours constante, qui ébranle faiblement la charpente, fait vibrer les couches de temps, les tord jusqu'à ce qu'elles se heurtent et fusionnent. Opération de tous les instants. L'écoulement des jours devenant un bloc se matérialise dans l'espace exigu. La circulation devient difficile. Le voyage dans le temps ne se fera pas sans résistance.

Existe-t-il une issue à cet asile ?

Traverser la pièce, revenir en arrière, un parcours circulaire. De l'autre côté, je retrouve l'alcôve. Le seul espace qui ne s'est pas rempli de temps. C'est de là que je viens, et c'est là que je vais. D'une extrémité à l'autre. Retrouver ce repli, un point de suspension. Je ne sais pas si j'ai attendu vainement.

Écriture didascalique. Des actes sans paroles. Pas d'accessoires.

Après la traversée, les mots s'invitent, à mesure que le vide s'installe. Il faudra en écrire juste assez. Juste assez pour avancer, mais si peu. La fin était là depuis le début.

Emmanuelle Choquette